

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ON S'ABONNE A SAUMUR,
Au bureau, place du Marché-Noir, et chez
MM. GAULTIER, JAVAUD, MILON, libraires.
Les Abonnements et les Annonces sont
reçus, à Paris, à l'Office de Publicité Dépar-
tementale et Etrangère, LAFFITE-BULLIER
et C^e, place de la Bourse, 8, et à l'Agence
Centrale de Publicité des Journaux des Dé-
partements, rue du Bac, 93.

Gare de Saumur (Service d'été, 13 mai.)

Départs de Saumur pour Nantes.	
7 heures 10 minut. soir,	Omnibus.
4 — 35 — —	Express.
3 — 50 — —	matin, Poste.
9 — 04 — —	Omnibus.
Départ de Saumur pour Angers.	
1 heure 02 minutes soir,	Omnibus.

Départs de Saumur pour Paris.

9 heures 50 minut. mat.	Express.
11 — 49 — —	matin, Omnibus.
5 — 11 — —	soir, Omnibus.
9 — 52 — —	Poste.

Départs de Saumur pour Tours.

3 heures 02 minut. matin,	Ombib.-Mixte.
7 — 52 minut. matin,	Omnibus.

PRIX DES ABONNEMENTS.

Un an, Saumur, 18 f. »	Poste, 24 f. »
Six mois, — 10 »	— 13 »
Trois mois, — 5 25	— 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception
d'un avis contraire. — Les abonnements de-
mandés, acceptés, ou continués, sans indi-
cation de temps ou de termes seront comptés
de droit pour une année.

CHRONIQUE POLITIQUE.

Des journaux italiens prétendent que les esprits sont très-agités à Rome. Cette assertion est sans fondement. Nos informations particulières nous assurent que la tranquillité la plus complète n'a pas cessé de régner dans cette capitale.

Nos correspondances d'Italie n'annoncent aucune nouvelle grave. Le roi Victor-Emmanuel va visiter les principaux points de la Toscane. Notre correspondant de Turin nous donne l'analyse d'une lettre adressée à ce sujet par M. Ricasoli au gouverneur général.

Le chef du ministère italien aurait, à ce qu'il paraît, l'intention de publier une adresse aux puissances européennes. Dans ce document, M. Ricasoli demanderait l'évacuation de Rome, et annoncerait l'intention de se retirer s'il ne l'obtenait pas, sauf à livrer l'Italie aux hommes du parti avancé. Nous n'enregistrons ces nouvelles qu'avec une extrême réserve, quoiqu'elles soient confirmées par l'Opinione. (Le Pays.)

La Gazette officielle, du 25 septembre, publie une circulaire de M. Ricasoli aux agents consulaires. Il y donne des instructions sur les détails qui se rattachent aux fonctions des consuls. Il constate les conditions économiques du pays. Il ajoute que le drapeau italien, auquel fait encore défaut Venise, convie sous son ombre 6 à 800 mille hommes avec 100 mille marins. Les seules stipulations internationales sardes subsistent. Les traités des anciens Etats sont considérés comme abolis.

Les consuls n'ont pas de fonctions politiques; toutefois, ils devront tâcher d'exercer leur influence selon les vues du gouvernement; surtout ils devront répandre la persuasion que le gouvernement, en poursuivant l'indépendance et l'unité de l'Italie, veut raffermir la paix de l'Europe, et, en détachant l'Eglise des préoccupations temporelles, veut rester dévoué à la religion catholique et en assurer l'indépendance spirituelle.

La Gazette de Turin croit qu'un des premiers actes

du nouveau ministre, M. Della Rovere, sera la fusion de l'armée méridionale de l'Italie.

Le roi prolongera son séjour à Florence. Son retour à Turin aura lieu le 12 octobre.

Quelques manifestations turbulentes ont eu lieu à Bologne, le 24 et le 25, à cause du prix excessif des denrées. L'autorité a pris des mesures pour empêcher les désordres. Plusieurs chefs de l'élément ont été arrêtés. De nombreuses patrouilles parcourent la ville. Le calme est rétabli.

La Nazione, de Florence, annonce que Jacques Castrocci, émigré romain, s'est présenté devant le procureur du roi à Florence, s'avouant l'auteur de l'homicide commis sur le gendarme pontifical, le 29 juin, dans une rixe. Cette déclaration avait pour objet d'empêcher l'exécution de Locatelli. La nouvelle en est arrivée trop tard à Rome : Locatelli avait déjà été exécuté. — Havas.

Dans la nuit du 22 au 23, dit une dépêche de Naples communiquée au Pays, un détachement français a surpris, près de Veroli, un bande bourbonnienne armée. Un combat s'est engagé et la bande s'est dispersée après avoir subi des pertes. Des armes, des munitions, de l'argent et une lettre signée V. P. sont restés au pouvoir des vainqueurs, ainsi que plusieurs hommes, parmi lesquels le chef de la bande. Un seul Français a été blessé.

Les rumeurs qui circulent depuis quelque temps relativement aux prétendues offres faites par le gouvernement des Etats-Unis au général Garibaldi sont inexactes.

Aujourd'hui nous sommes en mesure de donner les faits tels qu'ils se sont passés. Des amis de Garibaldi ayant assuré au président Lincoln que l'illustre général italien serait peut-être disposé à mettre son épée au service de la cause de l'Union, un agent du gouvernement fédéral fut chargé de se rendre à Caprera et de dire au général Garibaldi que, dans ce cas, un emploi honorable lui serait conféré.

En aucune façon il n'a été question du commandement en chef, et nous pouvons ajouter que M. Marsh, ministre des Etats-Unis à Turin, dont le

nom s'est trouvé mêlé aux bruits qui ont couru à ce sujet, n'a jamais eu aucune négociation directe ou indirecte avec le général Garibaldi, et n'a jamais visité l'île de Caprera.

On voit qu'entre ce qui a été fait et ce qui a été dit il y a une différence sensible. Au surplus, le commandement en chef de l'armée des Etats-Unis ne peut être exercé, d'après les règles établies, que par un Américain, et, d'un autre côté, le lieutenant général Scott, qui depuis longues années occupe cette haute position, possède l'entière confiance de son gouvernement et de son pays. Ce sont là deux circonstances qui dispensent de toute autre explication. (Le Pays.)

Une lettre de Bude, adressée à l'Ost-Deutsche-Post, dit que le gouvernement sera probablement obligé de prendre des mesures rigoureuses contre le comitat et la juridiction municipale de Pesth. On voit par l'attitude des deux juridictions qu'elles sont préparées aux éventualités à venir. On sait que par suite de la protestation contre la dissolution de la diète, le comitat a été suspendu d'abord, et qu'il a été dissous après, parce qu'il avait l'intention de se réunir le 30 septembre en congrégation centrale pour débattre la légalité de la suspension.

Or, le gouvernement considère la commission du comitat comme dissoute et ne lui reconnaît pas le droit de se réunir en conférence générale. De là naîtra donc nécessairement un conflit. Quant à la ville de Pesth, les fonctionnaires municipaux ont résolu, après une longue délibération, qu'au cas où l'un des quatre fonctionnaires communaux serait destitué, tous les membres élus de la municipalité donneraient leurs démissions.

Ils doivent également déposer leur mandat, si le gouvernement exige d'eux l'exécution d'un mandat contraire aux lois du pays. Or, la municipalité considère comme tel l'ordre donné de ne plus percevoir les impôts locaux décrétés par le comitat et de s'en tenir sous ce rapport aux lois générales de l'empire. Cette affaire sera probablement discutée, mercredi prochain, dans l'assemblée générale de la municipalité, et l'on verra alors si le magistrat donne sa démission. (Le Pays.)

FEUILLETON

LA FAMILLE DÉNIEL.

(Suite.)

Les deux petites files s'éloignèrent. Déniel savait fort bien que la recherche d'un objet qu'il avait sur lui durerait longtemps. En ce moment une carriole conduite par un meunier de sa connaissance s'approchait de l'endroit où il était assis. Peu de mots suffirent au vieux paysan pour se faire admettre dans le véhicule où le meunier et le garçon du moulin le transportèrent plutôt qu'ils ne l'aiderent à monter.

Marguerite et sa sœur, après avoir tout bouleversé dans la maison sans trouver le rosaire, revinrent sur la route où elles avaient laissé l'infirmes assis sur l'herbe et le dos appuyé au talus. Ne le voyant plus, elles pensèrent d'abord qu'un passant charitable l'avait aidé à marcher pour se rendre un peu plus loin; mais, après avoir appelé cent fois sans obtenir de réponse, l'inquiétude qu'elles avaient éprouvée une heure auparavant, revint avec plus de force, et se changea même en terreur. Elles coururent dans les champs, où travaillait leur frère aîné, et lui racontèrent ce qui s'était passé depuis qu'il avait quitté la chaumière. Stévan devina aussitôt la vérité. Son père le connaissait trop bien pour croire à la possibilité de s'isoler du reste de la famille

tant qu'ils habiteraient la même paroisse, et il était parti pour ne pas diminuer le pain de ses enfants.

— Cela ne sera pas, dit le jeune homme d'un ton résolu, et le fermier l'ayant dispensé de tout travail pour ce jour-là et pour le lendemain tout en lui remettant le salaire de ces deux journées, Stévan revint chez lui avec ses deux sœurs.

Lorsqu'ils arrivèrent à la porte, ils virent avec étonnement une jeune fille de quinze à seize ans assise sur le seuil. Elle avait près d'elle un petit paquet noué dans un mouchoir et ses pieds gonflés et sanglants annonçaient qu'elle venait de faire une longue marche; elle voulut se lever en apercevant le jeune homme, mais ses membres étaient si brisés par la fatigue qu'elle chancela et qu'elle serait tombée si d'une main elle ne s'était appuyée au mur. Stévan lui fit signe de rester assise, et lui demanda doucement ce qui l'amenait de ce côté.

— Je viens de bien loin, dit-elle, pour supplier mon parrain de me prendre chez lui. Repoussée de partout, je n'ai qu'à me laisser mourir de faim dans quelque grange s'il refuse de me recevoir.

— Et quel est votre parrain ?

— Déniel le laboureur. On vient de m'apprendre qu'il habitait ici, et, ne trouvant personne à la maison, j'attendais son retour.

— Hélas ! hélas ! reprit le jeune homme en se tordant les mains, votre parrain lui-même est peut-être, mainte-

nant, dans une de ces granges dont vous parlez, aussi dénué de ressources et plus malheureux que vous, car il est infirme, et n'a plus votre jeunesse.

L'histoire de la voyageuse, peut se raconter en quelques mots : son père avait quitté, depuis environ quatorze ans, la paroisse où habitait Déniel; puis, devenu veuf, il s'était remarié, et était mort lui-même peu de temps après ce second mariage. La belle-mère avait refusé de se charger de la petite fille, et celle-ci, conduite à la ville, y avait été abandonnée dans un carrefour. Un bon prêtre la recueillit et la fit admettre dans un établissement destiné aux enfants pauvres et sans famille. Elle y vécut en paix, jusqu'à sa quinzième année, et alors, par les soins du chef de l'établissement, elle entra au service d'une excellente maîtresse qui, malheureusement, partit bientôt et ne voulut pas consentir à l'emmenner. Une autre condition se présenta; mais, dès les premiers jours, l'orpheline put s'apercevoir de tous les périls qui l'environnaient dans cette maison. Elle revint à ses premiers protecteurs, qui approuvèrent sa résolution de fuir une maison dangereuse, sans, néanmoins, consentir à la reprendre, la jeune fille ayant dépassé l'âge fixé par le règlement. D'un autre côté, aucune place ne se présentait, et le bon prêtre qui l'avait sauvée une fois n'existait plus.

— Vous devez avoir des parents ? lui demanda l'administrateur, ne sachant trop comment s'en débarrasser.

Le comitat de Bihal a adhéré énergiquement à la protestation contre la dissolution de la diète, des comitats et des municipalités.

Pesth, 26 septembre. — Les douaniers ayant confisqué du tabac de contrebande, la femme qui avait dénoncé le fait a été l'objet de la fureur du peuple. Les gendarmes et les militaires accourus pour la protéger furent reçus par des sifflets et des cris. Les soldats ayant fait usage de leurs armes, plusieurs personnes ont été blessées. — Havas.

On mande d'Athènes :

La reine de Grèce partira le 25 pour visiter les provinces du Nord.

Une proclamation des ministres, après l'attentat, qualifie l'assassin de jeune insensé. Il a avoué avoir prémédité son crime, mais il n'a pas de complices.

Le journal officiel dit que le commerce de la ville d'Athènes est peu satisfaisant par suite de grosses faillites; mais il accuse plusieurs banqueroutes d'avoir été préméditées et promet une sévérité exemplaire pour réprimer ce délit. — Havas.

Constantinople, 18 septembre. — Omer pacha demande des renforts et de l'argent pour commencer les opérations contre le Montenegro. Le prince Nicolas a déclaré à la Porte qu'il ne pouvait plus refuser des secours aux chrétiens de l'Herzégovine et qu'il offrira un asile à tous les persécutés.

Plusieurs captifs monténégrins ont été décapités à Scutari; le peuple, irrité, a attaqué la garnison, au secours de laquelle Namick pacha a dû envoyer des troupes. — Havas.

Le 21 de ce mois, Omer pacha a fait une forte reconnaissance sur le territoire du Montenegro.

Nous apprenons que le gouvernement turc vient d'envoyer de nouvelles instructions à Omer pacha, en vue d'une attaque prompte et décisive contre l'armée des Monténégrins. A cet effet, un renfort de 2,000 hommes a été envoyé au serdar Ekeren.

(Le Pays.)

Les journaux espagnols ne croient pas que la question des archives napolitaines devienne un sujet de rupture entre le gouvernement de Turin et celui de Madrid.

Les cortès sont convoquées pour le 30 octobre. Le ministère est résolu, s'il n'a pas la majorité au sein des chambres, à offrir sa démission à la reine. Si la reine ne l'accepte pas, les cortès seront dissoutes et on procédera à de nouvelles élections.

Aucune résolution nouvelle n'a été prise relativement aux affaires du Mexique. (Idem.)

L'attentat dont les membres de la légation anglaise au Japon viennent d'être les victimes a décidé le commandant de notre escadre en Chine à envoyer la corvette à vapeur le *Duchayla* à Yédo avec l'ordre de se mettre à la disposition de M. Duchesne de Bellecour, notre chargé d'affaires. (Idem.)

L'office Reuter publie les nouvelles suivantes de Canton, en date du 12 août :

Le bruit court qu'une armée de 100,000 insurgés s'est approchée de Shang-Hai. — Le port de Taiwemfoo

— Aucun.

— Vous avez un parrain, une marraine ?

— Oui, mon extrait de baptême est encore entre vos mains; mon parrain est laboureur et se nomme Déniel.

— Alors, mon enfant, vous n'avez qu'un parti à prendre; allez le trouver.

— Pauvre fille, dit Stévan, vous avez bien fait de venir après tout, car votre parrain s'est engagé devant Dieu à remplacer votre père. Entrez, reposez-vous. Nous n'avons à vous offrir qu'un morceau de pain noir, mais c'est de bonne amitié, croyez-le, que le laboureur Déniel le partagera entre vous et ses enfants.

La filleule cacha sa tête dans son tablier et pleura sans pouvoir répondre.

— C'est le bon Dieu qui vous amène en ce moment, reprit le jeune homme; j'aurai bientôt retrouvé mon père, et il pourra d'autant moins me résister qu'il a ici un devoir de plus à remplir.

Les indications d'un voisin, qui avait reconnu Déniel dans la carriole, permirent au fils aîné de suivre les traces de son père jusqu'au bourg où la grande foire avait lieu. Là Stévan chercha longtemps le meunier avant de le découvrir. Celui-ci s'était engagé à se taire sur la nouvelle route qu'il avait vu prendre au vieillard dans la charrette d'un pêcheur de Trégastel; mais, cédant à des considérations sérieuses, il finit par dire tout ce qu'il savait. Voilà donc Stévan en chemin pour le

a été ouvert par suite du traité. — Depuis que le traité de commerce a commencé à être exécuté, les commerçants témoignent un grand mécontentement. Naokio était encore cerné par les troupes impériales. — Havas.

ACCIDENT DU GREAT-EASTERN.

Nous extrayons des journaux anglais les détails suivants sur l'accident arrivé au *Great-Eastern*; c'est un passager qui écrit :

Le 10 septembre, nous sommes sortis de la Mersey et sommes entrés à pleine vapeur dans la mer d'Irlande, au milieu des saluts et des cris de plusieurs milliers de spectateurs. Le fait d'avoir accompli deux fois le passage d'Amérique en Europe avec succès avait ramené la confiance publique dans le grand navire. Quatre cents passagers se pressaient à bord, et parmi eux on remarquait un nombre inaccoutumé de femmes et d'enfants que l'espoir d'éviter les souffrances du mal de mer avait décidés à s'embarquer sur le *Great-Eastern*. En ajoutant l'équipage, il y avait environ 800 personnes sur le navire.

Le voyage s'opéra heureusement pendant la nuit du mardi et la journée du mercredi; nous faisons de 12 à 14 nœuds à l'heure. On perdit la terre de vue dans la soirée du mercredi, et le vent changea du sud-est au nord-ouest et fraîchit beaucoup. Je pense rendre ma narration plus claire en la divisant par jours.

Judi.

Fraîche matinée; vent fort, mer belle; à l'après-midi le vent monte, la mer devient très-forte. Beaucoup de roulis; le navire embarque la lame. Le capitaine paraît inquiet; les passagers ont confiance dans le grand navire. Je commence à comprendre ce qu'est un ouragan dans l'Atlantique. Le roulis augmente; toutes les notions sur la stabilité du vaisseau se trouvent renversées. Une des deux vaches embarquées a la jambe brisée; le roulis devient tel qu'il les tue toutes les deux.

L'aspect du temps devient sinistre; le capitaine fait mettre la proue au vent; les roues continuent à avancer, mais avec un fracas affreux. On borde le grand foc pour soutenir le bâtiment; le vent le met en pièces. Le roulis est atroce; la dunette forme un angle de 45 degrés avec la mer; des marins expérimentés peuvent seuls s'y maintenir. L'attention est subitement attirée vers les chaloupes suspendues le long du bord à des palans; elles sont en batte à des lames énormes. Les palans du plus grand bateau sont dérangés; un homme et un mousse essayent d'y remédier; ils sont violemment rejetés sur le pont, et, en un instant, le bateau flotte à 20 mètres de nous; quatre autres caots ont le même sort. Ce n'est que par des efforts énormes qu'on maintient le navire en face du vent. Je compte une armée de matelots à la roue.

5 heures 45. — La mer est épouvantable, une lame envahit et ravage l'étambot. La tête du gouvernail est brisée. Nous ne sommes pourtant pas entièrement à la merci des flots; il nous reste notre hélice et notre roue de tribord.

Je quitte le pont, désireux de voir ce qui s'était produit dans l'intérieur. Dans l'escalier, je distingue quelques craquements qui se font entendre même au milieu du vent et de la tempête. La salle

à manger ressemble à un champ de bataille; toute la vaisselle git éparse et brisée. Je passe dans le grand salon; toutes ces magnificences qui avaient fait l'admiration de l'Angleterre n'existent plus; les boiseries sont enfoncées, les glaces brisées; le poêle, qui ornait le centre de cette pièce, s'est détaché et a enfoncé une glace énorme. Mais les femmes et les enfants qui s'y trouvaient une heure avant, où sont-ils? Une partie d'entre eux ont regagné leurs cabines; mais le plus grand nombre est accroupi dans les angles de cette immense salle, accroché aux parois vacillantes, et portant sur leurs visages les traces du plus épouvantable effroi. Les garçons du bord essayent vainement de remettre de l'ordre dans cette confusion sans nom. J'essaye de me joindre à eux; en un instant je suis précipité parmi les débris de cette immense glace que le poêle a brisée en mille pièces, pièces qui, comme des lames de couteau, vont porter de tous côtés des blessures. En un instant j'ai eu une coupure à la tête, le petit doigt disloqué et une dent cassée. Chaque nouveau coup de mer ajoute à la destruction, et je fois, en rampant, le grand salon.

Je regagne le pont, où j'apprends que le dommage est plus grand de seconde en seconde. La cassure de la tête du gouvernail a été un double malheur. Elle a laissé le gouvernail tourner au point de s'engager dans l'hélice, de façon à la paralyser complètement. Le navire vient en travers et présente le flanc à la mer; on fait un suprême effort pour le remettre vent devant à l'aide de cette roue qui reste; mais c'est une trop grande tâche pour elle: la roue cède; il est dix heures, et le navire est entièrement à la merci des vagues.

Vendredi.

L'Océan est toujours furieux, nous fuyons devant le vent à raison de trois à quatre nœuds à l'heure. Nous sommes à environ 300 milles de terre, mais de la manière dont le vent souffle, nous pouvons rester bien longtemps sans arriver à aucun port. Les matelots pompent; il y a beaucoup d'eau embarquée dans le navire; mais on en est complètement maître. Le capitaine est admirable; quoique la roue ne fonctionne plus, il y maintient toujours des hommes; il connaît l'effet que produirait la nouvelle que nous sommes sans gouvernail. On fait des efforts pour changer la direction du navire et lui donner de la stabilité; un énorme espar du poids de quatre tonnes, encore alourdi par des guenses en fer, est suspendu à un immense écubier et placé au travers du bord. Cet essai réussit à régulariser les mouvements du navire.

Je descends dans la cabine; tous les passagers y sont; la table est mise; on essaye de manger, mais combien peu ont ce courage!

Tout à coup le roulis recommence avec la même fureur. En un instant, tables, vaisselles, couteaux, fourchettes, tout vole de tous côtés; les garçons se précipitent et sont roulés par terre avec le mobilier ainsi que les convives.

Pendant un meeting des passagers se réunit. On se rend compte de la situation: il faut aviser aux mesures à prendre.

Voilà le second jour du désastre; nous sommes hors de la route ordinaire des vaisseaux, et bien des heures peuvent s'écouler encore avant que nous rencontrions une aide. Un comité est nommé pour

bourg de Trégastel où il arriva vers la fin du jour. Là, impossible de se procurer le moindre renseignement: Aucun homme étranger à la paroisse n'avait été vu de ce côté.

Ne sachant plus à qui s'adresser, et les teintes sombres du soleil couchant commençant déjà à s'effacer dans le crépuscule, Stévan se souvint du guide céleste envoyé au jeune Tobie. Il se rappela un autre ange qui vint indiquer à Marie et à Joseph le chemin qu'il leur fallait suivre pour échapper à la fureur d'Hérode, et il tourna son cœur vers Dieu, l'éternelle lumière. Le jeune homme l'invoqua par l'entremise de Notre-Dame de Goz-Guedet dont les anciens avaient souvent parlé devant lui en racontant les miracles obtenus par l'intercession de cette bonne mère, son voyage l'avait rapproché d'une dizaine de lieues du promontoire où s'élève la chapelle en vénération. Seul au bord de la mer, qui se brisait à cinq ou six lieues de là, sur la même côte, au pied des murs bénis, il pria mentalement; puis, avec une foi robuste, il prit au hasard le premier sentier qui se présentait devant lui. Il venait de supplier Dieu et Notre-Dame de guider eux-mêmes ses recherches, et, sans regarder ni à droite ni à gauche, il marcha résolument vers les limites de la paroisse de Pleumeur-Bodou, persuadé que son ange gardien l'entraînait dans cette direction.

Notre voyageur arriva bientôt devant un monument druidique situé entre deux champs et le long d'un talus qui les sépare. Qu'on se figure un réduit d'environ cinq

pièdes d'élévation, formé par quatre pierres placées debout et en soutenant une autre posée verticalement et beaucoup plus grande. L'ouverture la plus large entre les parois était fermée par une claie en genêts servant de porte, et l'on avait essayé de clore le reste, tant bien que mal, au moyen de petites pierres et de mottes de terre entremêlées. Ce dolmen presque entièrement caché par des pommiers et des pruniers sauvages, n'en attira pas moins l'attention du fils de Déniel. Il s'arrêta brusquement, et prêta l'oreille. Son guide invisible lui disait: — C'est là!

En effet, Déniel s'était retiré pour y cacher ses derniers jours, dans le dolmen de Kerguntuy, habité précédemment par un autre vieillard dont la mort l'avait laissé vide. Plus tard, lorsque je visitai moi-même ce monument, j'y trouvai encore établi un de ces malheureux laboureurs si cruellement abandonnés lorsqu'ils ne leur est plus possible de soutenir leur existence par le travail. A cette époque, plusieurs familles indigentes n'ayant pu trouver à se loger ailleurs, avaient aussi cherché un abri dans le creux des rochers de Ploumanach et de Pleumeur-Bodou.

Si, comme on l'assure, les autels et les tombeaux druidiques ont vu d'effroyables scènes entre les victimes et leurs bourreaux, le dolmen de Kerguntuy fut témoin cette fois d'une lutte bien différente, et dans laquelle le père et le fils ne songeaient qu'à se sacrifier l'un pour l'autre.

conférer avec le capitaine, et un autre pour veiller aux intérêts des passagers. Je suis élu président de ce dernier, et je parcours le navire pour m'assurer de son état intérieur. J'assiste alors à un spectacle de destruction que rien ne m'avait fait prévoir. La destruction est immense. Les bouteilles, la vaiselle, les instruments de toute espèce roulés sans cesse d'un bord à l'autre d'un vaisseau en fer produisent un fracas indicible; une boîte à bougies de plusieurs milliers de livres, et une grosse chaîne en fer laissée dans un des compartiments ajoutent à cet infernal tapage. Nous remédions à ce désastre et nous prenons les précautions les plus minutieuses contre le feu, seul ennemi qui manque à nos malheurs. La nuit vient : nuit sans sommeil.

Samedi.

5 heures et demie. — Un de mes amis vient de nous avertir que l'eau submerge les pompes; que tout espoir de salut est perdu, et qu'il n'est plus question de savoir quand on mettra les chaloupes à la mer. Quel réveil!

Je monte en hâte sur le pont; c'était une fausse alarme; l'eau n'a pas surmonté les pompes; les sabords sont ouverts, et les vagues qui passent incessamment à travers font un horrible bruit. La tempête a baissé, sans que pourtant l'ouragan soit calmé. La direction du vent et du navire a changé; hier nous marchions droit au nord; aujourd'hui nous allons au sud-ouest. Notre principale espérance consiste maintenant dans la rencontre d'un navire; nous ne sommes pourtant pas sur leur route ordinaire. Tous les yeux sont tournés vers l'horizon, tous interrogent en tremblant les profondeurs du grand Océan.

Un nouvel événement détourne l'attention. Il n'y a pas une cabane à bord qui n'ait été inondée par la mer. Des passagers veulent changer de vêtements et l'on vient d'ouvrir la soute aux bagages. La scène qui se présente alors défie toute description. L'eau y a pénétré et les plus grandes caisses flottent. Le roulis du navire a mis toute cette masse d'objets en mouvement; un frotement aussi violent, continué pendant vingt-quatre heures dans un espace de soixante pieds, a redonné porte-manteaux, malles, cartons et tous les objets formant les bagages de quatre cents passagers, en une bouillie que n'aurait pu créer le moulin à vapeur le plus énergique. J'accours, car je suis intéressé dans la question. Mais retrouver ses effets est hors de question; les jupes de théâtre d'une actrice sont entortillées dans les bottes d'un officier; ici, le fond d'un chapeau; là, la basque d'un habit. Je vois des hommes cherchant soigneusement avec des bâtons pour retrouver leur argent. Comment distingueront-ils le leur et comment ne s'égarent-ils pas sur celui d'autrui? Ma philosophie se résigne à ne point sonder ce mystère. Je m'éloigne.

La mer se calme de plus en plus, l'espérance revient. Un ingénieur civil américain, M. Tyler, indique les moyens de réparer le gouvernail. Le capitaine met à ses ordres les mécaniciens du bord. Pendant ce temps, on sonde toujours l'horizon, on arbore les pavillons de détresse.

9 h. 30. — *Un navire! Un navire!* Tout le monde accourt. On l'a vu, il nous a vus, il nous parle. C'est un petit brick, le *Magnet*, de Halifax. Pour la première fois depuis trois jours, l'espoir reparait à

bord; on s'embrasse, on se félicite; les femmes versent des larmes de joie; on se retire avec la nuit pour rêver qu'on est sauvé.

Dimanche.

La mer est relativement calme. Nous avons dérivé d'environ 100 milles en deux jours; mais nous sommes revenus en bonne route. Je demande au docteur combien il a traité de blessés. « Vingt-sept seulement, me dit-il, mais je n'ai eu à soigner que les plus gravement atteints. » Beaucoup d'autres ont souffert; on manque de pain depuis deux jours, parce que le boulanger est grièvement blessé. On place des barils de biscuits dans des endroits accessibles; chacun se sert soi-même. Un service religieux américain est lu par le révérend Patterson, de New-York. Quelle prière!

Un cri de joie s'élève. Le navire marche enfin. Le gouvernail est raccommodé et l'hélice fonctionne. Nous sommes à 280 milles du cap Clear. Nous regardons l'Angleterre. La mer est belle, la lune brille. On se réunit sur la dunette; la gaieté a reparu à bord.

Le navire arriva le mardi à Queensown après une traversée facile.

Les pertes peuvent se compter par milliers de livres sterling. Les palettes des roues étaient doublées en fer; le gouvernail était composé de fer massif de six à huit pouces d'épaisseur; l'étambot était encore plus solidement établi. Tout cela a été brisé comme des bûches de bois.

Arrivés à terre, les passagers ont tenu un meeting dans lequel ils ont déclaré qu'ils blâmaient l'aménagement intérieur du navire; ils réclament une enquête du *Board of Trade* sur l'état du navire quand il prit la mer; mais ils ont voté d'unanimes remerciements au courage, à l'énergie et à l'habileté du capitaine Walker, qui commandait le *Great-Eastern*.
(*Moniteur*.)

FAITS DIVERS.

Le conseil de la Banque de France, dans sa séance du 26, a élevé le taux de son escompte à 5 1/2 0/0.

— Leurs Altesses Impériales le grand-duc Constantin et la grande-duchesse sont arrivés lundi vers 10 heures et demie à Calais. Elles y ont passé la nuit et en sont reparties mardi matin à 11 heures, par une mer un peu houleuse, sur le paquebot à vapeur *Frédéric William*, se rendant à Douvres.

Leurs Altesses Impériales voyagent sous le plus strict incognito.

— Les froments anglais et étrangers, dit un télégramme de Londres, du 25 septembre, n'ont pas varié. Les affaires étaient peu animées.

Les avoines et l'orge étaient bien tenues.

— M. de Regny, secrétaire général de l'administration de l'isthme de Suez, arrivé le 23 à Marseille venant d'Alexandrie, a, nous assure-t-on, porté d'excellentes nouvelles sur la marche des travaux du canal. Ces travaux sont poussés avec une activité nouvelle, depuis qu'une compagnie anglaise, qui a son siège à Marseille, s'est chargée de fournir à Saïd pacha le nombre de rations nécessaires à l'entretien des ouvriers employés au percement.

— Enfin, disait le jeune homme en pressant les mains du vieillard qu'il avait entraîné à l'ouverture du dolmen, je vous ai retrouvé, mon père, et vous ne passerez pas une seule nuit dans l'isolement. Je ne puis vous ramener ce soir, mais je dormirai ici à vos côtés, et demain nous retournerons ensemble là-bas. Comment avez-vous pu croire nous rendre moins malheureux par votre absence? Je n'aurais jamais eu le cœur à l'ouvrage, croyez-le bien, si j'étais resté dans l'ignorance de votre sort. Mon père a-t-il du pain aujourd'hui? me serais-je demandé à chaque repas. A-t-il seulement un abri contre la pluie, le vent ou la neige? Non, non, il est couché dans un fossé, ses jambes infirmes n'ayant pu le mener plus loin, et là il attend la mort sans trouver peut-être un ami pour aller lui chercher un prêtre.

— J'ai pensé moi-même que cela pouvait être ainsi, répondit doucement le vieux laboureur; et pourtant j'ai cru devoir vous quitter. Du moment que le travail m'est interdit et que la nourriture de mes enfants est insuffisante, tout ce que je puis faire, c'est de m'éloigner pour ne pas diminuer leur part. Votre tour viendra, mon pauvre garçon; en attendant, vous avez besoin de conserver vos forces pour élever vos sœurs qui ont aussi une carrière de peines à remplir. Moi, je n'ai plus maintenant qu'à m'éteindre avec résignation, et sans me plaindre de souffrir un peu davantage à mesure que je me rapproche du paradis. Vous craignez que des priva-

tions plus dures ne hâtent le moment de ma fin? Oh! Stevan, rassurez-vous! la mort n'est pas un péché!

— Non, mon père, votre vie, a été assez dure jusqu'à présent, et au lieu d'un surcroît de privations et de chagrins, c'est un temps meilleur qui va commencer pour vous. Une fille de plus vous attend à la maison, Marie, votre filleule, maintenant orpheline et sans appui. Elle s'occupera de vous, de mes sœurs; elle me remplacera à votre foyer, car c'est moi qui veux partir. J'ai vu dimanche, sur la place du bourg, Yvon, le riche fermier, qui cherche un remplaçant pour son fils. Eh bien, ma détermination est prise, je me fais soldat.

— Vendra ta liberté, s'écria Deniel; abandonner les champs et le travail de la terre!

— Ma liberté, reprit le jeune homme avec tristesse, je n'y tiens que pour l'échanger aujourd'hui contre un abri et du pain pour vous. Quant au travail de la terre, comment le regretter? Vous savez la complainte: « Jusqu'à ce que les membres du laboureur soient engordis, il laisse une goutte de sueur sur chaque brin d'herbe. Son corps est comme la roue du moulin banal, il faut qu'il aille toujours pour moudre du pain à sa famille.

— O laboureurs, continua le vieillard en murmurant un autre couplet du chant breton, vous souffrez bien dans la vie, et lorsque vous arrivez au ciel, les saints vous reconnaissent pour leurs frères à vos blessures!»

(*La fin au prochain numéro.*)

CHRONIQUE LOCALE ET DE L'OUEST.

Le *Journal des Instituteurs* publie les noms des 172 instituteurs dont les mémoires ont été jugés dignes, par les commissions préparatoires, d'être réservés pour l'examen de la commission supérieure. Voici les noms de ceux des instituteurs qui appartiennent à notre département.

MM. Cathelineau, à Candé, Florance, à Nueil-sous-Passavant; Lebordé, à Seiches; Leboncher, à Cheffes; Meurier, à Cheviré-le-Rouge; Viaud, à Moulherne.

La commission présidée par M. de Royer a cru devoir signaler au ministre de l'instruction publique un certain nombre des vœux les plus fréquemment reproduits par les instituteurs publics dans leurs mémoires soumis à son examen, et auquel elle s'associe.

Voici le résumé de ces vœux:

1° En ce qui concerne l'école:

Que la maison d'école soit toujours installée dans un local appartenant à la commune, et qu'en conséquence toute subvention soit refusée aux communes locataires;

Que les enfants des deux sexes soient séparés dans les écoles.

2° En ce qui concerne l'enseignement et les élèves:

Que le nombre des salles d'asile soit augmenté;

Que la rétribution scolaire soit payable par douzième, comme l'impôt;

Qu'elle soit diminuée pour le père qui envoie plus de deux enfants à l'école;

Que des moyens efficaces soient adoptés pour faciliter l'étude aux enfants indigents et à ceux qui sont employés aux champs.

3° En ce qui concerne le maître:

L'abaissement à seize ans de l'âge d'admission dans les écoles normales primaires;

L'élévation à 800 fr. du minimum du traitement des instituteurs primaires;

L'avancement sur place; le classement hiérarchique;

L'établissement de sociétés de secours mutuels par département;

Interdiction du cumul de certaines fonctions;

Élévation de 3 à 5 des centimes spéciaux votés par les communes, avec faculté de faire compléter les fonds des communes pauvres, soit par l'Etat, soit par le département;

Fixation d'un minimum de traitement pour les institutrices.

A ces vœux, la commission en a ajouté un tout personnel, à savoir: que le crédit de 700,000 fr. pour aider les communes à la construction des écoles soit porté à 1,200,000 fr.

La commission s'est, d'ailleurs, élevée contre toute mesure qui tendrait à démunir les préfets de leur autorité sur les instituteurs.

Une découverte très-importante vient d'être acquise à la science vétérinaire par les recherches d'un savant médecin italien, le chevalier Germiniano Grimelli, professeur à l'université de Modène, ancien député au parlement italien. La morve, cette maladie que tout le monde a jugé jusqu'à aujourd'hui incurable, vient d'être guérie par un traitement à base d'arsénieux-strychniné. Ayant déjà obtenu de très-remarquables résultats contre les écronelles, en suivant un traitement morphique-strychniné, le professeur Grimelli essaya de traiter la morve par l'arsenic mélangé à la strychnine alcalisée.

Aidé dans ses expériences par le directeur de l'école vétérinaire de Turin, M. le professeur Grimelli put, en effet, constater les plus heureux résultats sur un très-grand nombre de chevaux atteints de cette maladie et soumis à ce traitement arsenieux-strychniné.

N'ignorant pas que la morve est une des maladies qui font le plus de ravages en France parmi la race chevaline, et notamment parmi les chevaux de notre cavalerie, nous croyons très-utile d'appeler l'attention de nos vétérinaires sur la découverte du savant médecin modénais.

Pour chronique locale et faits divers: P. CODER.

DERNIÈRES NOUVELLES.

ACCIDENT SUR LE CHEMIN DE FER DU NORD, ENTRE PARIS ET SAINT-DENIS.

La compagnie du chemin de fer du Nord nous communique la note suivante:

« Jeudi, à dix heures du soir, le train parti de Paris pour Dommarlin, à neuf heures cinquante minutes, a été rencontré par un train venant de Lille, à la jonction de la ligne de Soissons avec celle du Nord. Il en est résulté une collision par suite de

laquelle cinq voyageurs du train de Dommartin ont été tués, trois blessés et quatre contusionnés.

» Une enquête a été immédiatement ouverte. — Havas.

Une dépêche de Vienne annonce que les principaux réfugiés hongrois, Klapka, Kossoth, Turr, doivent avoir une conférence avec M. Deak et les hommes de son parti en vue des affaires de Hongrie. On ne dit pas à quel endroit doit avoir lieu cette réunion.

Naples, 25 septembre. — Le journal *Nazionale* reproduit une lettre du général Cialdini au conseil provincial d'Aquila dans laquelle il dit : « Une secte

» méchante avait préparé la ruine de l'unité italienne. Lorsque je suis venu, j'ai été dans la nécessité de déployer une répression rigoureuse. » Maintenant cette secte a cessé d'être. La confiance renaît et l'on peut inaugurer une époque favorable au développement des libres forces de la nation. »

Cipriana avec sa bande parcourt les monts Avella.

Vienne, 27 septembre. — Raguse, 27. — Les insurgés de Baniani ont attaqué Gatzko. Omer pacha, avec deux bataillons, s'est retiré sur Bilachia. Les insurgés ont brûlé trois villages, tué 27 turcs, 2 femmes et enlevé un troupeau de 400 têtes. La garnison de Trébigne a reçu l'ordre de marcher sur Bi-

lechia. Les insurgés ont introduit cinq canons à Sottoria. On s'attend à une attaque prochaine de la part des Turcs. — Havas.

BOURSE DU 26 SEPTEMBRE.

3 p. 0/0 baisse 15 cent. — Fermé à 69 10.
4 1/2 p. 0/0 sans changement. — Fermé à 96 45.

BOURSE DU 27 SEPTEMBRE.

3 p. 0/0 baisse 30 cent. — Fermé à 68 80.
4 1/2 p. 0/0 baisse 15 cent. — Fermé à 96 30.

P. GODET, propriétaire-gérant.

Etude de M^e B. LEROUX, notaire à Saumur.

A VENDRE
PAR ADJUDICATION,

En totalité ou par lots de 27 ares 50 centiares,

Le dimanche 6 octobre 1861, heure de midi, en l'étude de M^e LEROUX,

Deux hectares 73 ares 13 centiares de terre, situés au Champ-Blanchard, commune de Distré, joignant au levant M. Alexandre Fourrier, au nord le chemin de Distré à Rou,

Appartenant à M. FOURNIER-FOURNIER, de Distré. (483)

Etude de M^e MEFFRAY, notaire à Beaufort.

A VENDRE
DE GRÉ A GRÉ,

En totalité ou par parties,

LA FERME

DU PETIT-BUZET

Sise commune de Beaufort, près Pont-Rouge, à mi-route de Beaufort à La Menitrie.

Comprenant bâtiments d'habitation et d'exploitation, avec environ 4 hectares 70 ares de terre labourable, appartenant.

Pour tous renseignements et traiter, s'adresser audit M^e MEFFRAY. (484)

Etude de M^e E. LEROUX, notaire à Saumur.

A VENDRE
UNE MAISON

Située à Saumur, rue Beaurepaire, n^o 28.

Appartenant à M. Gauscher,

Composée de deux grandes pièces, sur la rue, corridor entre, cabinets pièce sur la cour, au rez-de-chaussée; même disposition au premier étage; greniers au-dessus; écurie, remise; cave sous la maison; cour, jardin, ayant leur entrée par une porte cochère sur la rue de la Fidélité; chambre et grenier dans le jardin.

S'adresser à M^e LEROUX, notaire à Saumur. (426)

Etude de M^e TOUCHALEAUME, notaire à Saumur.

A VENDRE
OU A LOUER

Présentement,

Une MAISON, avec cour, jardin et vastes servitudes, sise à Saumur, rue du Port-Cigogne, joignant M. Thiffoine, négociant.

S'adresser, pour tous renseignements, audit notaire. (128)

Etude de M^e LE BLAYE, notaire à Saumur.

A VENDRE
UN JARDIN AVEC LOGEMENT.

Rue des Boises.

S'adresser audit notaire. (457)

A VENDRE
A CHINON,

LE MATÉRIEL

ET LES MOYENS DE FABRIQUER

LE

SAVON BLANC

(Spécialité).

Gros bénéfices à faire, suivant l'importance qu'on voudra donner à l'affaire. — Les ustensiles, qui ont coûté à monter 3.500 francs, vendus pour 1.500 francs. — Loyer, 200 francs.

S'adresser à M. RAGEAU-FRELON, marchand de fer à Chinon. (485)

A VENDRE OU A LOUER

présentement,

UNE MAISON

Nonvellement construite.

Cette maison, composée de cave, rez-de-chaussée, premier, grenier et cour, est située à l'entrée du bourg de Saint-Florent.

S'adresser à M. Pierre SANZAY, forgeron audit bourg. (440)

A VENDRE OU A LOUER

MAISON

Située rue du Temple, 19,

Entièrement mise à neuf, fraîchement décorée, paquetée. Appartements nombreux et de disposition commode; cabinet de toilette avec lieux à l'anglaise. Porte cochère, cour, écurie. Pompe élévatrice, etc., etc.

S'adresser à M. le lieutenant-colonel RUAULT, y demeurant. (439)

A VENDRE

Un chêne, soixante-seize peupliers et vingt-trois léards,

Complantés sur les prés de la ferme de la Motte, commune de Varennes.

S'adresser, pour voir les arbres, au sieur COULON-EPAGNEUL, fermier à la Motte, commune de Varennes, et, pour traiter, à M. Bruas, levée d'Entrainte à Saumur, lequel se trouvera à Brain le dimanche 29 courant. (482)

A CÉDER DE SUITE

UNE PETITE AUBERGE

TRÈS-BIEN ACHALANDÉE,

Située dans un des bons quartiers

de Saumur.

S'adresser au bureau du journal.

A LOUER

Présentement

UN MAGASIN

Situé en face le Cimetière.

S'adresser à la veuve POTIN, rue de Nautilly, n^o 46. (398)

A LOUER

Présentement,

UNE CHAMBRE

Rue du Marché-Noir.

S'adresser à M. Godet, imprimeur.

Changement de Domicile.

LEPINGLEUX-GRANGÉ,

Pompier,

Plombier, Chaudronnier,

A l'honneur d'informer sa nombreuse clientèle qu'à partir du 15 septembre courant, il transférera son atelier et son magasin rue de la Petite-Bilange, n^o 7, dans la maison Gagneux, occupée récemment par M. Cornilleau aîné, négociant.

Il prie également sa clientèle de n'ajouter aucune foi au bruit répandu par la malveillance de sa cessation d'affaires. (453)

UN JEUNE HOMME de vingt ans de-

mande une place dans une maison bourgeoise. Il se

chargera des soins des chevaux et de

l'entretien d'un jardin.

S'adresser au bureau du journal.

UN JEUNE HOMME de vingt-quatre

ans désire une place dans une maison de commerce

ou pour les travaux de la campagne.

S'adresser au bureau du journal.

ON DEMANDE une femme veuve ou

une personne âgée de

quarante ans environ, pour faire un

service à la campagne.

S'adresser au bureau du journal.

SERVICE RÉGULIER

DE PAQUEBOTS A VAPEUR

En correspondance avec le Chemin de fer d'Orléans.

1^o Entre LONDRES, ST-NAZAIRE et LA ROCHELLE, direct. Départs de Londres les 5 et 18. Retour de St-Nazaire, via La Rochelle, les 11 et 24 de chaque mois.

2^o Entre LIVERPOOL, ST-NAZAIRE et LA ROCHELLE, direct; prenant marchandises pour Dublin, Belfast, Cork, Glasgow, Bristol, etc.

Départs de Liverpool les 1^{er} et 15. Retour de St-Nazaire, via La Rochelle, les 6 et 21 de chaque mois.

Les départs de La Rochelle ont lieu deux jours seulement après celui de St-Nazaire. — Transit spécial pour toutes les parties du monde.

S'adresser, pour rapports généraux, à MM. GAMBELL et LE BOUTILLIER, directeurs-armateurs, à LIVERPOOL.

Et pour frets et passages :

A MM. ROBERT HURREL, à LONDRES.

AD. MOREAU et LE RAY fils, agents spéciaux des armateurs, à NANTES.

ALPH. LANGUET, consignataire, à ST-NAZAIRE.

BONNEMORT et BECKER, consignataires, à LA ROCHELLE.

Et dans toutes les gares du chemin de fer d'Orléans. (475)

VINGT ANS DE SUCCÈS

Au moment des chaleurs, nous recommandons l'emploi de l'ALCOOL DE MENTHE DE RICQLES. Moyennant quelques gouttes de cette liqueur dans un verre d'eau, sucrée ou non, on obtient la boisson la plus agréable, la plus saine, la plus rafraîchissante et la moins coûteuse dont on puisse se servir. Cet élixir devrait donc trouver sa place dans toutes les familles, attendu qu'il facilite supérieurement la digestion, fortifie l'estomac même le plus débile, débarrasse des maux de tête, des coliques, purifie le sang, calme les nerfs et dissipe à l'instant le moindre malaise. — En flacons cachetés de 2 fr. 50 et 5 fr., avec l'instruction portant le cachet et la griffe de l'inventeur, H. de Ricques, cours d'Herbouville, 9, à Lyon; à Paris, cité Trévise.

Dépôt dans toutes les principales pharmacies et maisons de droguerie de la France et de l'étranger. — A Saumur, chez M. MENIER, confiseur. (343)

GURRISON

Prompte et certaine des maladies contagieuses par la COPAÏNE DE G. ROZEAU, ph. r. St-Quentin, 23, Paris, agréable et facile à prendre, en voyageant et en travaillant; prescrite et connue depuis 1843. — Dépôt dans toutes les Pharmacies. — Exiger la marque de fab.

FABRIQUE A ROUEN Rues de l'Hôpital, 39, 40, 41, 44, 45 PARACHUTE DES CHEVEUX MAISON A PARIS Pour le Gros, rue d'Enghien, 24
EAU TONIQUE DE CHALMIN
DÉCOUVERTE INCOMPARABLE PAR SA VERTU!

La seule reconnue infaillible, par tous les consommateurs et les hommes de sciences, pour arrêter promptement la chute des cheveux, les faire croître et épaissir, leur donner souplesse et brillant, retarder le blanchiment et détruire en peu de temps les pellicules nuisibles à la croissance des cheveux. (Garantie). — Prix du flacon : 3 francs. — Dépôts dans toutes les villes.

A Saumur, chez M. BALZEAU et M. PISSOT, coiffeurs-parfumeurs; à Baugé, M. CHAUSSEPIED, coiffeur-parfumeur. (63)

Saumur, imprimerie de P. GODET.

TACHES ET BOUTONS AU VISAGE

Flacon, 5 fr. — Paris, CANDES et C^{ie}, boulevard Saint-Denis, 26. — Saumur, M. BALZEAU-PLISSON, parfumeur. (149)

Le LAIT ANTÉPHELIQUE détruit ou prévient éphélides (taches de rousseur, son, lentilles, masque de grossesse), hâle, feux, efflorescences, boutons, rugosités, — donne et conserve au visage un teint pur, clair et uni.